

La fille du druide : drame en 3 actes et en vers / par Narzale Jobert

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Jobert, Narzale (curé de Courtaoult, Aube Abbé). La fille du druide : drame en 3 actes et en vers / par Narzale Jobert. 1878.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

INVENTAIRE

f. 9,639

LA

FILLE DU DRUIDE

DRAME

EN TROIS ACTES ET EN VERS

PAR

NARZALE JOBERT

Pièce couronnée au **TOURNOI POÉTIQUE ET LITTÉRAIRE** de Paris,
en Décembre 1875.

~~~~~  
PRIX : 1 FR. 50 C.  
~~~~~

SAINT-FLORENTIN (YONNE)

LIBRAIRIE FERDINAND RICARD

—
1878

Y+

68

LA
FILLE DU DRUIDE

DRAME



EN TROIS ACTES ET EN VERS

PAR

MARZALE JOBERT

—
Pièce couronnée au **TOURNOI POÉTIQUE ET LITTÉRAIRE** de Paris,
en Décembre 1875.

—
SAINT-FLORENTIN (YONNE)

LIBRAIRIE FERDINAND RICARD

—
1878

Yf 9639

A Monsieur

LE VICOMTE HENRI DE BORNIER

L'Immortel Auteur

DE

LA FILLE DE ROLAND

JE DÉDIE

Admirateur respectueux

CE DRAME ÉPHÉMÈRE

Narzale JOBERT

Courtaout (Aube), le 2 Juillet 1878.

AVANT TOUT

Au bord de la Forêt d'Othe, sur les confins de l'Aube et de l'Yonne, entre Auxon et Saint-Florentin, existait autrefois une ville gallo-romaine, du nom de *Balneum*, ou *Blanum*, ou *Blænum*, ville des bains. L'emplacement s'appelle encore aujourd'hui *Blène*. Cette cité a été incendiée. Il est facile de le constater par les amas de cendres noires qu'on trouve, çà et là, en fouillant le sol, cendres mêlées à toutes sortes de fragments de céramique : têts de casseroles, d'amphores, tantôt en tuile rouge, tantôt en pâte blanche plus dure que la craie. — A différentes époques, on a découvert, en cet endroit, des meules de moulin à bras, des cercueils en pierre, des bracelets d'or, des fibules, des monnaies romaines; — des hypocaustes se rencontrent sous les pieds des chevaux de labour. — Blænum était une ville considérable à en juger par l'étendue de ses ruines. A proximité, deux naumachies, assez bien conservées, attirent l'attention de l'archéologue. — Comment, et à quelle date cette cité fut-elle détruite? L'histoire est muette devant ce point d'interrogation. Beau champ aux hypothèses. — La Forêt d'Othe, avec ses chênes touffus, domine les lieux *ubi Troja fuit*, de toute sa hauteur. Ces grands bois ont certainement servi jadis

de retraite aux druides. Nous n'en voulons, pour preuve, que les villages voisins qui s'appellent *Chennegy* (chêne-gui), et le *Valdreux* (val des druides). — C'est au pied de la Forêt d'Othe que nous plaçons le théâtre de notre Drame.

Nous avons essayé d'esquisser une des dernières palpitations de la lutte géante des Gaulois contre les Romains, leurs dominateurs. Nous avons voulu mettre en relief le caractère féroce de la religion druidique, et peindre le triomphe des idées chrétiennes, dans les Gaules, sur les cultes païens.



PERSONNAGES

DIVITIAC, druide.

OTHILDA, sa fille.

ERVISIA, sa nièce.

BERLE, brenn, fiancé d'Othilda.

UROCH, chevalier païen.

FLORENTIN, chevalier chrétien.

MAXIMIN, consul de Blænum.

BURRHUS, proconsul de *Templum Floræ*.

Sénonis, Evates, Eubages, Druidesses, Chevaliers, Musiciens, Chrétiens, Gaulois.

Vers l'an 300 de notre ère.

LA FILLE DU DRUIDE

ACTE PREMIER

La Forêt d'Othe, avec ses grands chênes verts.

SCÈNE PREMIÈRE

DIVITIAC, debout, dans l'attitude de la douleur, appuyé au tronc d'un chêne, BERLE.

BERLE, tenant à la main un anneau d'or.

Seigneur, j'ai parcouru tout l'empire romain,
Pour trouver Othilda dont j'adorais la main,
Othilda, votre enfant, ma tendre fiancée !
O que son souvenir embaume ma pensée !
Tous deux, sous vos regards, nous allions autrefois
Pour nos fêtes cueillir la verveine des bois !
Sa voix à mon oreille éclatait aussi pure
Que le chant d'un oiseau caché dans la ramure ;
De l'agile gazelle elle avait la douceur ;
Elle m'appelait frère, et je lui disais sœur.
Un jour, elle eût été reine de ces montagnes ! . . .
Après avoir scruté les cités, les campagnes,
J'ai découvert l'objet de notre long souci
Dans l'odieux Blænum, qu'on aperçoit d'ici.
J'avais pris des Romains la tunique pourprée
Afin qu'en la cité je pusse avoir entrée.
Qu'y vois-je ? des Gaulois déguenillés, chenus,
Travaillant au profit de mille parvenus.
Ils moulent de la brique à l'effet de construire
Ces superbes *castra*, dressés pour nous réduire.

Potiers badigeonnés d'un gluten argileux,
 Ils vernissent des grès pour ces vils orgueilleux ;
 Matelots condamnés aux jeux des naumachies,
 Ils bercent les consuls sur nos ondes blanchies ;
 Chauffeurs et pourvoyeurs des bains de ces seigneurs,
 Ils livrent nos enfants aux cyniques baigneurs.

O quadruple infamie ! et nos vierges sont faites
 Pour orner de leurs chants ces infernales fêtes ! . . .
 C'est là que j'ai pu voir la fille de tes flancs,
 Othilda, m'apparaître à travers les encens
 Qui brûlaient sur l'autel de Vénus l'impudique.
 Là, des foules disaient je ne sais quel cantique,
 Ayant pour coryphée un histrion plâtré.
 Chacun applaudissait. Moi, j'aurais dévoré
 Auditeurs et chanteurs, si je n'eusse eu l'envie
 De parler un instant à ta fille ravie
 Par ces voleurs d'enfants, nos ennemis à tous.
 Humble, je l'abordai, sur la dalle, à genoux.
 Berle ! chuchota-t-elle, ici, toi ? . . . mais silence !
 Portes, tu sais bien où, cet anneau d'alliance,
 Qui révélera tout à mon père anxieux,
 Car c'est lui qui t'envoie en ces funestes lieux.
 J'ai pris l'anneau, Seigneur ; voici ce frêle insigne ;
 Dites-moi si c'est guerre ou bien paix qu'il désigne.
 Parlez, Divitiac, vous qu'inspire Bélen !
 Votre voix est pour nous l'oracle sybillin . . .
 L'enfer est dans mon cœur ! l'esprit de jalousie
 Me ronge, âcre poison ; je veux user ma vie
 Au violent travail de ramener au clan
 Ma suave Othilda, ta grande et sainte enfant.
 Je la veux arracher aux louveteaux de Rome . . .

A part.

Il m'entend, notre chef ; voyons s'il est un homme !

DIVITIAC.

Berle, merci, merci ! . . . Mon fils, ne creuse pas

Cette blessure qui me conduit au trépas.
 Ma fille vit encore ! . . . En faut-il davantage
 Pour apaiser un peu le deuil de mon veuvage ?
 L'anneau que tu me rends, c'est l'anneau de l'amour
 Que sa mère jura sur mon vieux cœur, un jour.
 En me le renvoyant, mon Othilda m'annonce
 Qu'à l'embrasser, dès lors, il faut que je renonce.
 Elle est dans l'esclavage ici près, à Blænum,
 La ville aux murs d'airain, l'imprenable oppidum ! . . .
 Theutatès, aimes-tu le vieux prêtre des chênes ?
 Inspire-lui la paix ! . . .

BERLE, à part.

Non ! de profondes haines ! . . .

Haut.

Theutatès vous répond. Entendez ce grand cri :
 Au gui l'an neuf ! . . . La guerre ! est un appel écrit
 Sur l'écorce des bois. Voyez ! la lune blanche
 Nous invite à chercher la bienheureuse branche
 Qui porte le gui vert, le gui sempiternel.
 Nos tribus vont s'unir au signal solennel,
 Pendant que nous allons avec nos druidesses,
 Nos bardes, nos soldats, nos meutes chasseresses,
 Quérir notre symbole, en extraire un rameau
 Que je rapporterai dans mon pâle manteau.
 Vous, Seigneur, reposez en paix sous ces charmilles . . .
 Moi, je vais des Gaulois rassembler les familles.

SCÈNE II

BERLE, SÉNONIS, EVATES, EUBAGES, DRUIDESSES, ARCHI-
 DRUIDE, CHEVALIERS, MUSICIENS, chantant, jouant de la corne
 de buffle, de la rote, du sistre d'or ; frappant sur des boucliers ; tous
 masqués de peaux de bêtes.

BERLE.

Eubages, Sénonis, Evates, entonnez
 Le bardi belliqueux, ces beaux vers destinés

Au rappel des tribus, quand la nouvelle lune
 Nous exhorte à cueillir le gui de la fortune !
 Que l'on amène aussi le chariot vainqueur
 Traîné par deux taureaux d'une exquisite blancheur !

Au fond d'un char tiré par deux bœufs vigoureux, sur un trône de verdure est assis un vieillard à longue barbe grise, et dont la tête est ornée d'une couronne de chêne. C'est l'archidruide. Sa robe de soie blanche est retenue sous l'aisselle par une ceinture d'airain à laquelle une faucille d'or est suspendue. — A ses côtés, deux disciples, également couronnés de feuillage de chêne, portent d'une main un flambeau de résine parfumée, de l'autre, une branche de verveine entourée de serpents entrelacés.

BERLE, seul, chantant.

En cadence, enfants de la Gaule,
 Cherchons, cueillons le gui sacré.
 Buffle, prête-nous ton épaule,
 Pour atteindre au gui révééré.
 La lune se montre propice
 Du haut des cieux étincelants ;
 Célébrons le grand sacrifice
 Sur ce dolmen aux larges flancs !...

UN EUBAGE, seul, s'adressant à l'archidruide.

Pontife, né dans l'Armorique,
 Qui viens sur un char magnifique,
 Salut à toi ! Le vert trésor
 Qu'on aperçoit sur ce vieux chêne,
 Attend notre manteau de laine ;
 Prépare la faucille d'or.

UN SÉNONIS, seul.

Ce gui chevelu, c'est le gage
 Des succès qu'Hésus nous présage.
 Salut à ces jours glorieux !
 Renaissez donc à l'espérance,
 Nobles Gaulois ! votre vaillance
 N'a pas d'égale sous les cieux !

UN ÉVATE, seul.

Enfants, sous ces vertes ramées,
 Dressez vos torches enflammées,

L'oblation va s'accomplir.
 Déjà sur la blanche génisse
 La massue énorme se hisse ;
 Sur nous son sang doit rejaillir.

CHŒUR DE MUSICIENS ET DE CHEVALIERS.

Vivent nos dieux indestructibles !
 Ce sang, en tombant sur nos fronts,
 Partout doit nous rendre invincibles,
 Et prêts à venger nos affronts.
 Qu'ils tremblent, ces fils de la Louve,
 Qui s'emparent de nos forêts !
 Le grand Theutatès nous approuve,
 Guerriers d'Hésus, massacrons-les !

Pendant ce chant, le pontife druidique est descendu de son char. On amène devant lui deux génisses dont les cornes sont chargées de bandelettes et de fleurs champêtres ; sur la tête de chacune d'elles il étend les mains en murmurant, le regard au ciel, une prière d'holocauste. Les Eubages s'emparent des victimes, les livrent aux sacrificateurs, qui les abattent de leurs massues ; le couteau est plongé dans leur gorge, et le pontife, s'étant approché du dolmen, trempe un rameau de chêne dans le sang chaud des victimes, et en fait une aspersion sur la foule. Il frappe ensuite des mains en montrant du doigt le gui sacré, prononce quelques mots mystérieux, tandis qu'un Eubage monté sur le chêne coupe le gui de la serpette d'or de l'archidruide.

SCÈNE III

LES MÊMES.

BERLE, debout sur un rocher.

C'est bien, fiers chevaliers ! l'antique renommée
 Des Celtes, des Kymris, suivra votre framée.
 Le moment est venu de frapper un grand coup.
 Depuis longtemps Blænum a lié notre cou
 Dans un carcan de fer et posé sur nos têtes
 Son dur talon d'airain, et nul à ses conquêtes
 Ne s'opposera ! Nul ne dira : Courons sus !...
 Qui nous rendra le cœur de notre aïeul Brennus ?...
 Guerriers, savez-vous bien que notre digne prêtre,
 Divitiac, se meurt, l'ongle sinistre et traître

Des louveteaux Blænois retenant dans leurs murs
 Othilda, son enfant, cet ange aux traits si purs ?...
 Oui, cette noble fille est là, dans l'esclavage ;
 Je l'ai vue ; et ces preux lui prodiguent l'outrage.
 Sa cousine Ervisie est aussi loin de nous ;
 Je gagerais qu'ils l'ont en leur pouvoir, ces loups.
 Et nous, nous resterions muets devant ces crimes ?
 Debout, soldats d'Hésus ! il nous faut des victimes !...

LES CHEVALIERS.

Hourrah ! nos javelots ont soif de sang romain !
 O Berle, de Blænum montre-nous le chemin !

BERLE seul, chantant.

Dignes enfants de Bellovèse,
 Nous dont le bras est indompté,
 Secouons le joug qui nous pèse,
 Reconquérons la liberté !
 Qu'entends-je dans le voisinage ?
 Ce sont les Césars, nos tyrans ;
 Chaque jour, nos tendres enfants
 A leur coupe boivent l'outrage !

A Blænum, fiers Gaulois, rassemblons nos tribus,
 Brûlons de ce castrum les importuns rebuts !

CHŒUR DE DRUIDESSES.

Que chacun s'arme de deux haches,
 D'un rouge tison pour brûler
 Ce boulevard rempli de lâches !
 Empressons-nous d'amonceler
 Le fagot sec et la bourrée,
 Que nos braves entasseront
 Dans les fossés et sur le pont
 De la grande ville exécrée.

A Blænum, fiers Gaulois, rassemblez vos tribus,
 Brûlons de ce castrum, les importuns rebuts !

CHŒUR DE CHEVALIERS.

Lorsque les Bains et le Prétoire
Flamberont, allumés par nous,
Nos bons Romains, veuillez le croire,
Blêmes, et claquant des genoux,
Vous éteindrez les vastes flammes ;
Vos palais seront les bûchers
Où rôtiront de vils bouchers,
Forts seulement contre nos femmes.

A Blænum, fiers Gaulois, rassemblons nos tribus,
Brûlons de ce castrum les importuns rebuts !

ACTE DEUXIÈME

Le penchant dénudé de la montagne. — Chênes sur la hauteur. — Incendie dans le lointain.

SCÈNE PREMIÈRE

DIVITIAC, ERVISIA.

ERVISIA.

Noble Druide, enfin, me voici revenue
De l'insolent Blænum où je me vis vendue
Avec ton Othilda, le jour où, toutes deux,
Nous fûmes assister à ses nautiques jeux.
Mais regarde là-bas cette rougeur sinistre,
Que l'on dirait du sang, du sang mêlé de bistro.
C'est la Vengeance ! C'est l'aile de feu. Vois-là
Bondir du grand Théâtre à l'Arc de Scævola !
Dans les sombres vapeurs c'est l'hydre aux mille têtes
Des fastueux palais courant lécher les faîtes.
Tout croule par degrés, rien ne reste debout
Dans ce chaos brûlant, dans ce volcan qui bout.
Tiens, voici de Bacchus le temple qui s'affaisse ;
Que ses murs en tombant font la fumée épaisse !
Quelques fûts de colonne aux chapiteaux noircis,
Seuls, se dressent encor dans les airs obscurcis.
Quelles clameurs, quels bruits, sortent de ces ruines !
Effroyable concert ! Que les cités latines
Disparaissent ainsi toutes de notre sol !
La flamme va toujours, rien n'entrave son vol.
C'est le tour maintenant des Bains et du Prétoire.
Il n'en restera plus chez nous que la mémoire...
Eh bien ! Druide aimé, ces feux, ces cris divers,
C'est Blænum nous payant notre exil et nos fers...

DIVITIAC.

Mais ma douce Othilda, qu'est-elle devenue?
 Dans cette ville est-elle encore détenue?...

ERVISIA.

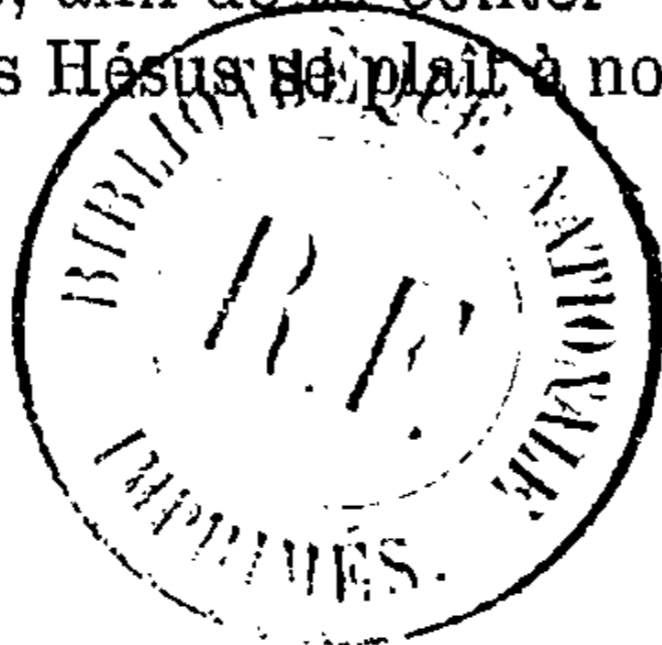
Nous étions au palais du consul Maximin,
 Quand tout à coup ces cris : A mort le nom romain !
 Et : Vive Theutatès !... frappèrent nos oreilles.
 Nos tribus pénétraient en la cité, pareilles
 Aux flots accumulés d'une mer en fureur,
 Et répandaient partout le sang et la terreur.
 En un clin d'œil la flamme entoure nos colonnes ;
 Nous fuyons tous, consul, esclaves et matrones.
 Othilda nous suivait, mais, par malheur, hélas !
 Le fronton, en croulant, fait obstacle à ses pas.
 Elle allait succomber, quand Maximin l'a vue ;
 Il retourne, il la prend dans ses bras, éperdue,
 Et parmi la fumée et les débris épars,
 Il se fait son sauveur et la mène aux remparts.
 O destin ! Berle alors que la vengeance guide,
 Les trouve ; il reconnaît son amante !... ô Druides,
 Continûrai-je ?... Non, car votre cœur se fend.

DIVITIAC.

Parle, parle ! dis-moi le sort de mon enfant !...

ERVISIA.

Berle n'était plus homme ; il était une hyène,
 En voyant Othilda, qu'il appelait sa reine,
 Dans les bras du Consul. En son brutal courroux,
 Il brandit aussitôt sa framée, et deux coups
 Joignent dans le trépas un Romain et ta fille.
 J'avais tout vu. Pendant que là-bas chacun pille,
 Je me suis dérobée, afin de te conter
 Par quels malheurs Hésus se plaît à nous tenter.



Mais je te vois frémir !... Ervisia, ta nièce,
 A-t-elle mérité de perdre ta tendresse ?...
 Je venais cependant remplacer dans ton cœur
 Ta malheureuse enfant, consoler ta douleur,
 Servir à tes autels, préparer les verveines,
 Invoquer les esprits qui gardent les fontaines,
 Forcer à te répondre et galgal et menhir,
 Mettre à tes pieds enfin le mot de l'avenir.

DIVITIAC accablé, se laissant tomber sur une roche, près d'un chêne.
 Disparais de mes yeux, cruelle messagère,
 Et laisse-moi mourir en paix sur cette pierre!...

ERVISIA.

Je respecte cet ordre et votre désespoir ;
 Mais bientôt près de vous je reviendrai m'asseoir.

SCÈNE II

DIVITIAC, UROCH, BERLE, GUERRIERS.

UROCH, déposant un riche butin, fruit du pillage de Blænum, aux pieds
 de Divitiac.

Le brenn, depuis huit jours, ô Prêtre, nous entraîne.
 Nous moissonnons le gui, nous cherchons la verveine.
 Nous brûlons les palais des superbes Romains.
 Tiens, regarde à tes pieds les présents de nos mains :
 Des couronnes d'onyx, de brillants diadèmes,
 Encor pleins des cheveux arrachés aux fronts blêmes
 Des lupas dont Blænum assouvissait la faim ;
 Des fibules de jais, des bracelets d'or fin,
 Des amphores d'argent, des baignoires de marbre,
 Des émaux azurés ou verts comme cet arbre ;
 Des lacrymariums pleins, avec d'autres secs,
 Des boucliers sculptés par des artistes grecs,
 Des Jupiters massifs avec des Junons creuses,

Des pénates d'argile et des goules affreuses,
Des trépieds de sybille, — cuivre corinthien,
Des sphinx, frais arrachés au sol égyptien...
Maître, tu ne dis rien ; pas un mot de louange
Pour ces trésors tirés par nous d'ignoble fange,
Et qui te permettront d'armer nos légions
Assez bien pour porter partout nos pavillons.
Peut-être est-ce trop peu pour toi que ces richesses ;
Ce ne sont, à tes yeux, que de maigres largesses.
Il se fallait donner le temps de recueillir
Tout ce qui n'a pas pu disparaître et périr ;
Ne laisser, en passant, ni vases, ni breloques,
Ni meules de moulin, ni palais, ni bicoques,
Rien de ce qui dira : Blænum était hier !...
Mais Blænum a cessé d'être arrogant et fier ;
Les Gaulois l'ont couché dans une vaste tombe,
Terribles, comme l'est le souffle de la trombe...

DIVITIAC.

L'on a, beaux compagnons, le droit d'être moins hauts
Quand c'est en me trompant qu'on a fait les travaux
Dont vous venez vanter la trop facile gloire ;
Quand c'est en altérant les fêtes du Grimoire,
En faisant du gui saint, un semblant de drapeau,
En transformant la paix d'une fête en fléau...
Allez, allez semer le meurtre et l'incendie ;
Je proteste, en mon cœur, contre la perfidie
Sombre et lâche, ô Gaulois, qui vous a fait piller
Une ville endormie avant de l'éveiller.
Ah ! si du moins celui qui trempa sa framée
Dans le sang chaste et pur de mon enfant aimée,
Pouvait à ces présents joindre mon Othilda !...
Quel est l'Oske mauvais qui lui persuada
Que la fille des dieux devait cesser de vivre ?
Le monstre ! le cruel !... mais il était donc ivre ?...
Gardez-les vos trésors ; emportez-les d'ici ;

Ma fille morte, moi, je dois mourir aussi.
Mais attendez-vous tous à voir bientôt vengée
La vierge par vos mains en sa fleur vendangée !...

BERLE.

Si nos vaillants guerriers obtinrent des succès,
Sûr, ils avaient pour eux les dieux de ces forêts.

SCÈNE III

FLORENTIN, UROCH, CHRÉTIENS.

FLORENTIN.

Oh ! j'en frémis d'horreur, vous, l'honneur de la Gaule,
Vous seriez immolés à quelque impure idole,
Comme l'on fait de chiens, ou d'ignobles voleurs
Enclos dans un osier ! Vous, guerriers, aux rigueurs
D'un brasier, sous les yeux de vos compagnons d'armes,
De vos enfants, de vos épouses tout en larmes !...
J'en jure par la Croix, je vous arracherai
De cet enfer, ou bien avec vous je mourrai.
Non loin de la Forêt je sais des catacombes ¹,
Des lieux mystérieux comme le sont des tombes.
Quelques sujets du Christ, de temps en temps cachés
Dans ces noirs souterrains, — déplorent leurs péchés,
Baptisent les fervents, et mangent les agapes
De la fraternité. Par d'invisibles trappes
On entre, on sort de là, sans qu'ennemi jamais
Atteigne sa victime. Accourez sans délais ;
Venez ! Je ferai luire à vos yeux la lumière
Par laquelle le monde entier se régénère.

¹ On a découvert à Villeneuve-au-Chemin, village limitrophe de l'Othe, des substructions, sortes d'hypogées.

UROCH.

Nous nous fions à toi, puisque d'un vrai chrétien
Tu possèdes le cœur, Va, nous le voyons bien,
Tu veux nous convertir à ton Dieu du Calvaire ;
Peut-être ce sera peu difficile à faire.
Des prisonniers déjà retenus parmi nous
Nous ont dit les faveurs que l'on trouve chez vous.

FLORENTIN.

Nos amis vont nous suivre aux abords de la crypte,
En chantant les versets de la Fuite d'Égypte.

UNE PROCESSION DE CHRÉTIENS.

Israël a, dans sa fierté,
Fait ses adieux aux pyramides !
Israël prend sa liberté,
Ses pieds fendent les flots humides.
Reculer, flots respectueux !
Devant les pas doux et terribles
Du grand peuple religieux,
Aux oriflammes invincibles.

UNE VOIX.

C'est ton amour, ô Jéhovah,
Qui fait séjourner dans les sables
De la Lybie et du Sâhrâh ;
Les autres dieux ne sont que fables.
Ils ont des yeux pour ne point voir,
Sourdes aux vœux sont leurs oreilles,
Leurs mains d'or n'ont pas le pouvoir
D'écrire au ciel bleu des merveilles.

UNE AUTRE VOIX.

Des merveilles ! notre Dieu seul
En sait remplir nos tabernacles ;

Il fait chanter l'humble glaïeul
Avec l'Horeb couvert d'oracles.
Alors, ô folles nations,
Vous direz-vous « peuples d'élite? »
Est-il sous vos froids pavillons
Un Dieu puissant qui les habite?...

ACTE TROISIÈME

La ville de Templum Floræ (Saint-Florentin), en amphithéâtre. — D'un côté, la maison du prêtre de Flore, où se trouve Divitiac ; de l'autre, le prétoire du proconsul. — Cours ouvertes.

SCÈNE PREMIÈRE

DIVITIAC, OTHILDA, MAXIMIN.

DIVITIAC.

Quoi ! c'est mon Othilda qui me vient visiter !
En croirais-je mes yeux ?... J'ose à peine y compter.
Berle ne t'a donc pas occise et massacrée,
Ma fille, mon enfant, ma prêtresse adorée !
Loué soit Theutatès !...

OTHILDA.

Conjurant tout danger,
Noble Père, le Ciel daigna me protéger
Par le bras du vaillant Romain qui m'accompagne,
Le consul Maximin.

DIVITIAC.

Généreux fils d'Ascagne,
Sois béni !... Mais comment de ce Berle odieux
Avez-vous conjuré les élans furieux ?...
Je connais le complot qui mit Blænum en cendre.

MAXIMIN.

Seigneur, écoute-moi ; je m'en vais te l'apprendre.
Othilda, ton enfant, trésor de tes vieux ans,
A qui les dieux ont fait de précieux présents,

Habitait à Blænum le palais consulaire.
 Des plus belles vertus c'était un exemplaire.
 J'admirais en silence et sa noble candeur,
 Et sa bonté si franche, et mille dons du cœur.
 J'ignorais qu'elle fût ta fille, ô Prêtre auguste.
 Un jour vint où, l'objet d'une colère injuste,
 Blænum se réveillait dans la flamme et le sang.
 Sur ses murs le Gaulois se ruait, frémissant.
 Je m'enfuyais avec ton enfant. Dans la crainte
 Qu'elle ne pût me suivre en dehors de l'enceinte,
 Je m'en fis un fardeau, — qui ne me pesait pas.
 Un certain Berle, alors, accourant sur nos pas,
 De deux coups de framée, au milieu des décombres,
 Crut nous précipiter dans le pays des ombres,
 Mais je parai ces chocs — certainement mortels.

DIVITIAC.

Vous rendez mon enfant à nos divins autels.
 Merci, vaillant Romain. Cet immense service,
 Comment vous en payer?

MAXIMIN.

Seigneur, votre justice
 Daignera m'accorder le seul don qu'en mon cœur
 Je souhaite, (désignant Othilda.) en voyant cet ange de douceur.

DIVITIAC.

Parlez plus clairement.

MAXIMIN.

Ayant sauvé sa vie,
 N'ai-je point quelque droit sur ton enfant chérie?
 Noble Gaulois, je viens te demander sa main.

DIVITIAC.

Quoi ! le sang d'un Gaulois s'unir au sang romain !...

Vois, là-haut, de César l'aigle qui se profile ;
Tant qu'il dominera, ma nation hostile
Doit repousser bien loin vos nœuds et vos contrats.

MAXIMIN.

Les Gaulois seraient-ils devenus des ingrats ?
En ces lieux nous avons implanté nos collèges,
Nos arts, notre industrie, énormes privilèges !
Et si nous gouvernons, Seigneur, c'est en amis.

DIVITIAC.

L'étranger est chez nous malaisément admis.
Puis, nous avons nos dieux, et vous en servez d'autres.

MAXIMIN.

Je suis prêt à quitter nos autels pour les vôtres,
Si vous dites le mot que j'implore à genoux.

DIVITIAC.

Quelle perplexité ! grand Theut, éclaire-nous !
Eh bien ! que mon enfant expose sa pensée.

OTHILDA.

Je ne m'appartiens plus, Père, étant fiancée.

DIVITIAC, avec force.

Tu le fus, Berle n'est qu'un infâme. Aujourd'hui,
Je brise les liens qui t'attachent à lui.

OTHILDA.

C'est un pauvre égaré ! que le ciel le pénètre !
Un autre, ô digne Père, a des droits sur mon être.

DIVITIAC.

Un autre !... Et quel est-il ? Je tiens à le savoir.

OTHILDA.

Père, c'est un roi, tel qu'on n'en peut concevoir,
A qui tout obéit, à la douce puissance,
Et qui ne doit jamais trouver de résistance.

DIVITIAC.

Tu piques, chère enfant, ma curiosité.
Où règne-t-il, ce prince ? et quelle est sa cité ?

OTHILDA.

Son royaume est immense, et son palais, superbe ;
Les dépeindre n'est pas de notre faible verbe.

DIVITIAC.

Ton discours me surprend, enfant, de plus en plus.
Peut-on savoir son nom ?

OTHILDA.

Il s'appelle Jésus.

MAXIMIN, furieux.

Quoi ! ce Nazaréen, ce Juif, que tout diffame ?...
Il est depuis longtemps mort sur un bois infâme !

DIVITIAC.

Ma fille, explique-toi, je ne te comprends point.

OTHILDA.

Je parlerai, puisque votre voix me l'enjoint,
Père ; et la vérité seule ouvrira ma lèvre.
Mon esprit torturé, dévoré par la fièvre
De connaître, cherchait dans nos traditions
L'infini, l'absolu, les célestes rayons.
Je ne voyais partout que chaos effroyable.
Nos dieux étaient muets, leur culte inexplicable.
C'était la nuit. J'errais comme un fragile esquif
En proie à la tempête et touchant maint récif.

L'Olympe des Latins était pour moi sans charmes.
Enfin le Roi des cieux eut pitié de mes larmes,
Et, dans son indulgence, il me fit entrevoir
Où se trouvaient la paix, le bonheur et l'espoir.
Une jeune captive, à l'âme forte et tendre,
Amenée à Blænum des rives du Scamandre,
Où du Sauveur jadis saint Jean porta la loi,
A mon cœur révéla les douceurs de sa foi.
Elle me découvrit les dogmes, les mystères
De sa religion, — vérités salutaires.
Quand elle me parlait, à son accent vainqueur
Je sentais la clarté descendre dans mon cœur.
J'eus un songe une nuit. D'une sombre nuée
Flottant dans un ciel pur, mais des vents remuée,
Je vis surgir soudain une brillante croix.
Elle dominait tout, cités, campagnes, bois.
Triomphante, elle allait à travers les espaces,
Laisant sur son chemin de lumineuses traces.
Le signe vint planer au-dessus de mon front,
Et cette voix sortit du nuage profond :
« Voici l'étendard saint et que le ciel inonde
« De ses grâces ; il doit régénérer le monde.
« Lève-toi, Gaule, et suis ses rayons glorieux ;
« De la terre il conduit les peuples dans les cieux !... »
De mon pensée, ainsi que des oiseaux funèbres,
Par degrés s'enfuyaient les épaisses ténèbres ;
Et mon âme, ô bonheur ! j'en suis émue encor,
Vers le drapeau sacré prenait un grand essor.
Ne pouvant plus longtemps supporter l'anathème,
Au réveil, sur mon front tomba l'eau du baptême ;
Et, dans le même instant, je promis à genoux
De n'avoir désormais que le Christ pour époux.
Voilà, vénéré Père, en sa vérité pure,
Mon histoire. Je suis chrétienne, et je conjure
Le Seigneur que je sers, d'éclairer votre esprit,
Et celui de tous ceux que mon âme chérit.

DIVITIAC, les yeux au ciel.

O doctrines ! où donc, où le certain se trouve
 En ces conflits divers ?... (Contemplant sa fille.) Ce que ton père
 [éprouve,
 Othilda, mon enfant, en t'écoutant parler,
 N'est pas en son pouvoir de te révéler...

MAXIMIN, avec colère.

Moi, je n'éprouve rien que haine et que vengeance
 Contre ces fils du Christ, abominable engeance.
 Je saurai découvrir leurs réseaux ténébreux,
 Et mon courroux bientôt se fera jour contre eux.

SCÈNE II

MAXIMIN, BERLE.

MAXIMIN.

Puisque tu m'as livré la clef de ces retraites
 Où les chrétiens maudits s'en vont cacher leurs fêtes,
 Je te pardonne, Berle, et ne veux plus songer
 Au meurtre dont ton bras eût voulu se charger.
 Burrhus, le proconsul de la ville de Flore,
 Est mon ami. Sous peu, ces chrétiens, que j'abhore,
 Paraîtront devant lui. Son juste tribunal
 Ne plaisante jamais sur le code pénal ;
 Il reste de granit.

BERLE.

C'est très bien ! et qu'il fasse
 Que de ces esprits fous s'éteigne enfin la race.
 Je hais surtout, je hais un certain Florentin ;
 Des chrétiens dispersés c'est le chef clandestin.
 Ce fanatique, un jour, tenta de me séduire.
 Sur mon âme il voulait, disait-il, faire luire
 Je ne sais quels éclairs. Mais il fallait alors
 Renoncer à mes dieux, qu'il nomme des dieux morts.
 Il fallait abdiquer un brillant héritage :

Le grand pontificat des bois de ce rivage.
Un oracle jadis me promet cet honneur.
Or, des Nazaréens l'esprit usurpateur
Anéantit partout nos rites, nos prières,
Et des autels de Theut dissémine les pierres.
Donc, je hais les chrétiens, Consul, et si Burrhus
De notre sol gaulois fait qu'ils aient disparus,
Je lui crirai vivat !...

MAXIMIN.

Nous avons la puissance.
Que les séditieux préparent leur défense.
Leur moment n'est pas loin. Mais avant le grand jour,
Arrachons Othilda de leur impur séjour.
Elle m'appartient, car c'est moi qui l'ai sauvée.
De cette douce enfant la main m'est réservée.

BERLE.

Réservée !... et par qui ?... Tu te leures, Romain.
Un seul homme sur terre à droit à cette main,
Et cet homme, c'est moi.

MAXIMIN.

Ce droit, je le dénie.
L'attentat de Blænum a rompu l'harmonie
Qui put entre vous deux exister autrefois.

BERLE.

Rien ne brise un serment. Dans le fond de nos bois
Devant l'autel de Theut, sous la lune limpide,
Le père d'Othilda, notre digne druide,
De sa fille et de moi ratifia ces vœux
Qui lièrent nos cœurs d'indestructibles nœuds.
Donc, ton espoir est vain.

MAXIMIN.

Et le tien est chimère.

Ah ! ta prétention, certe, a du caractère.
 Tu viendrais épouser celle que ton lourd bras
 Essayait de jeter comme proie au trépas ?...

BERLE.

Oui, mon cœur, qui ne veut pas de rival au monde,
 Se sentant pris, un jour, de colère profonde,
 Eût peut-être commis un acte malheureux.
 Mais en revanche, — et Berle en atteste ses dieux, —
 Vingt fois pour Othilda je hasardai ma vie,
 Lorsque tu la tenais sous ton joug asservie,
 Toi, Consul de Blænum. Pour rendre cette enfant
 A son père éploré, je suis parti, bravant
 Et les glaces du Nord et les climats torrides.
 J'ai traversé les bois, les mers, les champs arides,
 J'ai souffert de fatigue, et de soif, et de faim.
 Et tout ce dévoûment aujourd'hui serait vain ?...
 Jamais !...

MAXIMIN.

Ecoute-moi, Berle, vraiment nous sommes
 Les plus extravagants et les plus sots des hommes.
 Tandis que nous perdons le temps en ce conflit,
 Un troisième aspirant accourt et nous ravit
 A tous deux Othilda.

BERLE.

Ah ! peut-on le connaître ?

MAXIMIN.

C'est des Nazaréens le seigneur et le maître.
 Othilda n'en conçoit pas d'autre en ce moment.

BERLE.

Trahison ! trahison ! pierre d'achoppement !...

MAXIMIN.

Puisqu'il en est ainsi, que le Destin prononce
Entre les trois. (Voici des dés.) A sa réponse
Nous nous conformerons. Celui qui produira
Le plus de points, eh bien ! celui-là gagnera.

BERLE.

J'approuve cet avis ; essayons l'aventure.

MAXIMIN.

A toi de commencer, Gaulois !

Ricanant.

J'ai bon augure.

BERLE, jetant les dés.

Voyons ! Un, deux, trois, six ! C'est loin d'être parfait.

MAXIMIN, jouant.

A mon tour ! Deux, six, quatre ! Ah ! mon cher, il paraît
Que le sort avec toi s'est brouillé : Douze !

BERLE.

Douze ! . . .

A part.

D'un Romain, d'un Romain . . . elle serait l'épouse ! . . .
Theutatès, venge-moi ! (Haut.) Pour le Christ à présent !
Je jette, attention ! C'est un coup menaçant.
Ah ! . . . six, six, six : — dix-huit ! Gaulois, Romain, ensemble,
Il faut céder, le sort aujourd'hui nous rassemble.

MAXIMIN.

Céder ! céder ! oh ! non ! . . . Sache que le Romain
Ne se rend pas . . . Quoi ! tu vaincrais, Galiléen¹ . . .

1. M. Julien Darfeuil, dans son rapport, censure quelque peu la fin de cette scène. Elle nous semble, à nous, très-naturelle aux personnages en action. De plus, elle est parfaitement conforme aux habitudes latines. N'était-ce point, en effet, aux dés que des soldats romains jouaient la robe du Christ sur le calvaire ? . . .

(Note de l'Auteur.)

SCÈNE III

Dans la cour du proconsul Burrhus un tribunal est dressé. — A droite, une statue de Minerve avec trépied au-devant. — A gauche, une issue, près de laquelle se tiennent des soldats romains armés. — BURRHUS, FLORENTIN, ERVISIA, OTHILDA. — Plusieurs chrétiens. — Cohortes de Gaulois et de Romains spectateurs.

BURRHUS, à un groupe de chrétiens à la tête desquels est Florentin.

Eh bien ! nous vous tenons, conspirateurs perfides,
De corrompre nos fils de plus en plus avides.
En ce jour, vous voici rassemblés sous ma main,
Comme un frai de serpents couvés sur le chemin.
Apprenez-le, chrétiens, notre juste colère
Peut vous broyer d'un coup comme des vers de terre.
Chevalier Florentin, c'est toi qui parmi nous
Vint implanter la Croix, que nous méprisons tous ;
C'est toi qui détournas de nos autels propices
Tant de nobles enfants pour tes vils sacrifices...

FLORENTIN.

Ceux qui sont devant toi, puissant Ordonnateur,
Savent bien que le ciel t'a fait l'exécuteur
De ses courroux sacrés, et qu'une main divine
Jusqu'ici protégea la nation latine.
Mais nous savons aussi qu'il te plaît d'allier
La clémence au courage, et je te vais prier
D'accorder à ma voix cette oreille attentive
Qui compatit toujours à la douleur plaintive.
Les Gaulois, que ton bras doit défendre céans,
Te viennent conjurer d'épargner leurs enfants.
Je suis leur interprète. Ils n'ont pour toutes armes,
Ces parents anxieux, que leurs cris et leurs larmes.

BURRHUS.

Je vous épargnerais, Nazaréens méchants,
Si j'étais rassuré sur vous ; si, dans vos chants,

Vous vouliez invoquer devant moi, sans réserve,
Pour nos succès futurs, l'invincible Minerve.

FLORENTIN.

Soyez sauvé, Seigneur ! mais nous ne savons pas
Prier de pareils dieux ; mieux nous vaut le trépas.
Notre Christ imploré, plus fort que vos déesses,
Peut donner à vos mains et lauriers et richesses...

BURRHUS.

Qui ne veut d'après moi ne peut être un ami.
Réfléchissez ! Burrhus ne fait rien à demi...

FLORENTIN.

Si devant ton pouvoir ma tête s'humilie,
Si je bois des rebuts le calice et la lie,
Ce n'est point pour trahir mon Sauveur Jésus-Christ.
Tu peux prendre mon corps, mais non pas mon esprit.
J'ai quitté pour la Foi, qui police le monde,
Ces dieux vains, dont le culte est trop souvent immonde ;
J'ai quitté mon berceau, mes frères et mes sœurs,
Pour n'être l'avocat que des grandes douleurs.
Je fus soldat aussi, mon front porta le casque,
Mais non pour immoler dans une humeur fantasque.
Je sauvais les Gaulois du cloaque païen ;
Avec le peuple obscur je me fis plébéien ;
Et, zéléteur fervent du Dieu des sacrifices,
Tu crois que je viendrais avec des artifices ?...
Oh ! non ! Songe plutôt que l'Arbitre des rois,
Un jour, doit te juger suivant de justes lois ;
Qu'il te demandera le sang sacré des anges,
Sur notre sol béni versé par tes phalanges.
O Préfet, sois chrétien ! et non pas la terreur
Du pays ! Montre-toi son pacificateur !

BURRHUS.

Ménage tes leçons ; je le vois, tu conspires

Ici même, à mes pieds ; mais, Gaulois, tu délires,
 Si tu crois apaiser le serviteur de Mars
 En faisant de tes vœux d'inutiles remparts.
 Rien ne te sauvera de la mort qui t'observe
 Si, comme je le veux, tu n'invoques Minerve.
 Quant à vous, compagnons de ce fol entêté,
 Voulez-vous éprouver l'effet de ma bonté ?
 Faites ce que je dis, ou ma main vengeresse...
 Devant moi que la jeune Othilda comparaisse !

OTHILDA s'avancant, désignant Florentin.

Nous pensons tous ainsi que ce soldat pieux,
 Comme lui nous jetons l'anathème à tes dieux.
 Instruits par ses discours, ses désirs sont les nôtres.
 Notre symbole à nous, c'est la foi des Apôtres.
 Tel est mon dernier mot : mon cœur reste chrétien.

ERVISIA.

Mourir pour Jésus-Christ est à mes yeux un bien !

UROCH.

Je crois de tout mon cœur au Dieu de l'Évangile ;
 Je préfère mourir et demeurer docile
 A ce Dieu que je sers.

TOUS LES CHRÉTIENS.

Vive Dieu !...

BURRHUS.

Factieux,
 Retirez-vous !... Qu'on laisse Othilda sous mes yeux !...

A Othilda.

Voyons, ma chère enfant, renoncez, je vous prie,
 A votre Christ, et que votre main sacrifie
 A nos dieux pleins de charme !...

OTHILDA.

Il n'est qu'un Dieu réel,
A qui j'offre mon cœur et mon encens.

BURRHUS.

L'autel
De Minerve t'attend. Pense, ô pense à la gloire
Dont nous t'entourerons !...

OTHILDA.

Parole dérisoire !
Ma gloire est dans le ciel.

BURRHUS.

Songe à tes jeunes ans,
Songe aux destins si beaux, aux jours resplendissants
Que l'avenir te garde !...

OTHILDA.

Attente méprisée !
Mon espoir est au ciel.

BURRHUS s'emportant, à part.

Ame fanatisée !

Haut.

Redoutez mon courroux !

OTHILDA.

Je ne crains que Dieu seul.

BURRHUS.

Mais ton voile d'hymen se transforme en linceul,
Si ton cœur persévère en ces tristes doctrines.

OTHILDA.

Mes nœuds sont contractés. J'eus des noces divines.

BURRHUS.

Enfant, songe à ton père ; il est faible, il est vieux ;
Vis pour lui, sois son guide, et renonce à tes cieux !...

OTHILDA.

Je demande au Seigneur de pénétrer son âme
D'un reflet pur et vif de sa céleste flamme,
Et j'espère là-haut le rencontrer un jour.

BURRHUS, exaspéré.

Ah ! puisqu'à mes conseils ton esprit reste sourd,
Tu vas mourir.

OTHILDA, le regard au ciel, avec un accent enthousiaste.

Mon Dieu, depuis longtemps j'aspire
A cueillir sur ce sol la palme du martyr.
Vous exaucez mes vœux, ô Seigneur tout-puissant !
Agréez les élans d'un cœur reconnaissant.
Pressentiments secrets, prophétiques pensées,
Etes-vous par le ciel en mon âme versées ?
Viens, souffle inspirateur ! Quels destins glorieux
Dans un proche avenir vont sourire à ces lieux !...
La Gaule a délaissé son culte druidique ;
Elle a dit à son chef : sois roi, roi catholique !
Le Romain disparaît, et de vastes tombeaux
Résorbent son orgueil... O mon Dieu, qu'ils sont beaux
Les peuples chevelus de la nation franque !...
Pour conquérir nos bois presque rien ne leur manque...
Forte par l'unité, l'Eglise du Sauveur
Fait triompher la Foi, du sabre et de l'erreur...
Salut, ô liberté !... reste le patrimoine
Du peuple de tout rang, et du prêtre et du moine !...
Ici, mon œil se ferme et ne peut plus rien voir...
Un voile est là...

BURRHUS.

Soldats, faites votre devoir !...

Les bourreaux se disposent à emmener les chrétiens.

SCÈNE IV

GROUPE DE CHRÉTIENS, FLORENTIN, OTHILDA.

GROUPE DE CHRÉTIENS.

L'heure est venue. Armons-nous de courage!
 Vers Dieu, chrétiens, élevons notre cœur.
 L'enfer sur nous a déchaîné sa rage,
 Mais espérons ! le ciel sera vainqueur.
 Que notre sang devienne la semence
 De croyants forts et de nobles guerriers !
 Nous t'implorons, Dieu de toute clémence ;
 Que nos enfants marchent dans tes sentiers !

FLORENTIN.

Seigneur, épris de ton culte sublime,
 Bien jeune encor, je t'offris mon amour ;
 Et, chevalier, mon bras contre le crime
 Et l'oppresseur s'exerça tour à tour.
 J'ai répandu ta doctrine suprême
 Chez les Gaulois, ce peuple aimé de toi :
 J'ai sur maint front versé l'eau de baptême...
 Je vais mourir. Fixe ta grâce en moi !

OTHILDA.

Sur mon berceau ton céleste sourire
 Ne plana point, ô Jésus, mon Sauveur,
 Mais sois béni, puisqu'à l'heure où j'expire
 J'ai de la Foi l'ineffable faveur.
 A mon doux père, ô que ton cœur propice
 Bientôt envoie un éclair triomphant,
 Et que la Gaule en ton culte s'unisse !...
 Ce sont les vœux de ta plus humble enfant.

Les chrétiens ont disparu entraînés par les bourreaux. — L'immolation a lieu. — Le sang ruisselle devant le tribunal du proconsul.

SCÈNE V

DIVITIAC, GAULOIS.

Un vieillard à longue barbe blanche, appuyé sur un bâton noueux perce

tout à coup la foule des spectateurs.— C'est Divitiac.— Il se baisse, trempe son doigt dans le sang de sa fille, et sur la muraille blanche du Prétoire il trace une grande croix rouge avec ces mots au bas : LES DIEUX S'EN VONT ! Par un prodige soudain, la croix s'illumine de rayons. Pendant qu'il accomplit son acte, le druide prononce les paroles suivantes :

DIVITIAC.

O sang de mon enfant ! ô liqueur précieuse !...
Ton âme vers le ciel s'élève radieuse.
De ton séjour divin, protège nos grands bois,
Othilda ; de ton Christ nous saluons la Croix !
Je la vois, cette Croix, immortelle et féconde,
Renverser tous les dieux et dominer le monde ;
Je la vois secourir l'esclavage à genoux !...

LES GAULOIS, les bras levés.

Vive le Christ vainqueur ! et qu'il règne sur nous !...

